

BRADBURY, Bettina, *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation* (Montréal, Boréal, 1995).

Joanne Burgess

Volume 49, Number 1, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305403ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305403ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Burgess, J. (1995). Review of [BRADBURY, Bettina, *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation* (Montréal, Boréal, 1995).] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49(1), 91–95.
<https://doi.org/10.7202/305403ar>

BRADBURY, Bettina, *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation* (Montréal, Boréal, 1995).

Récipiendaire du prix Macdonald 1994 de la Société historique du Canada, *Familles ouvrières à Montréal* couronne plus de quinze ans de recherche et de réflexion. Œuvre de synthèse, intégrant des résultats déjà publiés et de nouvelles préoccupations, cette étude témoigne de la contribution remarquable de Bettina Bradbury à l'histoire sociale du Québec.

Il importe de rappeler la nature pionnière de l'enquête entreprise par Bettina Bradbury au milieu des années 1970, l'originalité de ses interrogations — à la croisée de l'histoire ouvrière, de l'histoire de la famille et de l'histoire des femmes — ainsi que le caractère novateur de son recours systématique aux listes nominatives des recensements manuscrits. Il faut également souligner le défi que constitue l'étude du milieu montréalais au XIX^e siècle, de par sa taille, sa diversité ethnoculturelle et sociale, ainsi que la complexité de ses transformations économiques. Ces défis, Bettina Bradbury a su les relever avec brio.

À l'origine de *Familles ouvrières à Montréal*, il y a une question relativement simple: quel fut l'impact de la révolution industrielle sur la famille ouvrière? La réponse de l'auteure privilégie l'examen de l'économie familiale et tient compte du travail de tous les membres du groupe domestique, sur les lieux du travail mais aussi à la maison et dans la rue. Après un premier chapitre de contextualisation, l'analyse des effets de l'industrialisation sur la famille ouvrière se déploie dans les cinq chapitres suivants.

Le chapitre 2 débute par une présentation du cadre juridique et démographique de la famille à Montréal. L'auteure décrit la complexité du mariage, institution fondatrice de la famille, et souligne l'inégalité fondamentale dont témoigne l'incapacité légale de l'épouse. La plus grande partie de ce chapitre sert à l'examen des effets de l'industrialisation sur les modèles matrimoniaux, la maternité et la taille des familles, la structure des groupes domestiques et les conditions de logement. Pour chacune de ces questions, l'auteure cherche à montrer la grande diversité des expériences au sein de la classe ouvrière; elle insiste sur le pouvoir d'adaptation de la famille

ouvrière, qui saura modifier ses comportements en réaction à la conjoncture économique et selon les revenus que peuvent obtenir les ouvriers.

Les écarts de revenus entre fractions de la classe ouvrière sont au cœur du chapitre suivant. Deux thèmes ressortent clairement: le lien étroit entre le coût de la subsistance et le cycle de vie familiale; l'incapacité du seul salaire du chef de ménage à défrayer ces dépenses essentielles, pendant presque toutes les étapes du cycle de vie, tendance aggravée par la forte incidence du chômage et du sous-emploi sur le niveau des revenus. Bradbury rejette toutefois les thèses misérabilistes, préférant mettre en relief le rôle actif de la famille ouvrière et sa débrouillardise.

L'apport des revenus supplémentaires et les efforts pour tirer le maximum des salaires sont scrutés dans les chapitres 4 et 5. Cette analyse révèle les traits fondamentaux des salariés additionnels — la rareté du travail effectué par les jeunes enfants, la place prépondérante des adolescents âgés de plus de quinze ans, le recours beaucoup plus fréquent à la contribution salariale des garçons plutôt qu'à celle des filles. Elle met également en lumière les facteurs qui motivent cette participation moindre des filles au travail salarié. Aux déterminismes issus du marché du travail — offre d'emploi, niveau des salaires — s'ajoutent d'autres considérations relatives aux besoins du travail domestique au domicile familial et au rôle du genre dans la définition de ces besoins.

L'importance fondamentale du travail domestique est mise en relief par l'étude de la contribution des femmes mariées à l'économie familiale. Dans un très beau chapitre, Bradbury examine la panoplie de moyens mis en œuvre pour compléter les salaires des autres membres de la famille et en tirer le maximum. L'analyse empirique est enrichie par des considérations théoriques stimulantes, notamment sur la double journée de travail et sur l'interaction entre les activités économiques des ménagères et l'expansion de la consommation capitaliste. Le chapitre se termine par une réflexion sur les relations au sein de la famille ouvrière, marquées certes par la réciprocité et la complémentarité, mais également par la hiérarchie et la dépendance.

Comme l'exprime si bien le titre du dernier chapitre, cette inégalité sociale des femmes est «mise à nu» lorsque ces dernières se trouvent contraintes à survivre sans conjoint. Très répandue à cette époque, la monoparentalité revêt plusieurs formes et connaît diverses origines. Bradbury s'intéresse tout particulièrement aux droits juridiques des femmes qui doivent affronter des maris non pourvoyeurs et aux ressources dont disposent les veuves. Elle démontre l'ingéniosité de ces femmes qui ont tenté, par toute une gamme de stratégies, dont le recours aux institutions charitables, de conserver leur autonomie et leur dignité.

Familles ouvrières à Montréal témoigne éloquemment de la complexité et de la flexibilité des familles ouvrières confrontées aux premières décennies de l'industrialisation capitaliste. Toutefois, si Bradbury convainc aisément ses lecteurs de l'importance, pour la survie de la famille, de la contribution de tous ses membres, et si elle démontre sans équivoque la nature différenciée de ces apports selon l'âge et le genre, certains aspects de sa thèse

suscitent plus de réserve. Car l'auteure propose également une interprétation relative aux influences respectives que l'appartenance ethnoculturelle et l'appartenance de classe exercent sur les familles. Dans sa conclusion, Bettina Bradbury affirme que «séparés par la langue plus souvent que par la religion et concentrés dans des secteurs quelque peu différents de l'économie, ces groupes [ethniques] partageaient les réalités de la vie des salariés. Au cours de cette période, il semble que leur appartenance de classe soit devenue plus importante dans le choix des conduites familiales, au détriment des normes et des traditions culturelles ou religieuses.» (p. 298) L'auteure soutient que, en même temps que les différences ethniques s'amenuisent, les écarts entre les diverses fractions de la classe ouvrière se creusent (p. 298). Cette proposition mérite un examen critique.

Les effets relatifs des appartenances ethnoculturelles et sociales sont discutés à quelques reprises dans l'étude, à propos de l'alphabétisation des enfants (p. 158-160), du travail des femmes mariées (p. 228-231) et, surtout, lors de l'examen du comportement démographique des familles (chapitre 2). La démarche de Bradbury consiste à comparer les écarts au sein de la population étudiée selon deux critères de différenciation, ethno-religieuse d'abord, puis sociale; l'auteure conclura ensuite à l'importance plus grande des différences sociales. Mais une telle démarche est-elle valable? Les différences ethniques au sein d'une population comme celle de Montréal incorporent des différences de classes, et vice versa. Par exemple, lorsqu'on étudie l'évolution d'un groupe social sur une longue période, les changements perçus peuvent-ils être attribués à l'appartenance sociale ou résultent-ils de changements apportés à la composition ethnique de la population? Sans le recours à des analyses croisées ou à d'autres mesures susceptibles de cerner le poids respectif de chacune de ces variables, les conclusions demeurent fragiles.

L'analyse plus attentive du chapitre 2 confirme qu'il y a lieu d'être prudent. L'auteure elle-même reconnaît que les éléments d'identité sont profondément enchevêtrés (p. 68); à mon avis, elle n'arrive pas à les démêler véritablement. Ainsi, examinant l'évolution des modèles matrimoniaux des différents groupes ethniques et religieux de Montréal, elle explique le comportement de l'élément protestant, qui se marie plus tard que les autres en 1861, par le fait que la majorité est composée de travailleurs qualifiés mieux rémunérés (p. 68). De la même façon, du côté des différences sociales, le comportement des travailleurs non qualifiés est expliqué ainsi «[il] change relativement peu, comme il sied à ce groupe composé majoritairement d'Irlandais pour qui la décision de se marier a toujours été gouvernée à la fois par les traditions culturelles et les incertitudes qui accompagnent le travail quotidien».

Mais au-delà de l'explication offerte par l'auteure, il y a la méthodologie sur laquelle repose l'étude des modèles matrimoniaux, laquelle tient compte de la proportion de célibataires au sein des diverses cohortes à différentes dates, puis utilise ces proportions pour calculer l'âge moyen au moment du mariage. Empruntée à Hajnal, cette technique et le modèle qui la sous-tend reposent sur un certain nombre d'hypothèses, dont l'absence de mobilité de

la population étudiée. Or, une telle hypothèse n'est pas plausible en l'occurrence. Bradbury elle-même évoquera l'effet de la mobilité pour expliquer la hausse observée de l'âge moyen au mariage de la population anglo-protestante en 1891 (p. 69). Que signifient alors les données calculées? Comment interpréter ces indices? Dans une étude d'un milieu et d'une époque fort différents, des historiens ayant eu recours à la méthode de Hajnal conclurent que «les âges approchés auxquels nous arrivons écrasent, par ailleurs, les variations de la nuptialité dans les générations considérées; ils nous donnent une image composite de l'âge au premier mariage dans les trois décennies et demie examinées» (David Berlihy et Christiane Klapisch-Zuber, *Les Toscans et leurs familles* (Paris, 1978), p. 398). Dans le contexte montréalais de la seconde moitié du XIX^e siècle, chacun des âges moyens au moment du mariage calculés par Bradbury possède ce même caractère composite. Pour cette raison, ces moyennes ne peuvent être utilisées pour mesurer les effets respectifs de l'ethnicité et de la classe sociale sur la nuptialité, et encore moins pour cerner les réactions ouvrières à l'évolution de la conjoncture économique.

L'analyse de la fécondité, qui sert aussi à démontrer le rétrécissement des différences fondées sur l'ethnicité, suscite également des réserves. En effet, pour cerner l'évolution de la fécondité, Bradbury s'appuie sur le calcul du ratio d'enfants âgés de moins de cinq ans par millier de femmes mariées âgées de 20 à 49 ans. Elle reconnaît qu'il s'agit d'une mesure grossière mais affirme néanmoins que la chute observée du nombre de jeunes enfants dans les ménages «doit s'expliquer» par un déclin véritable des taux de fécondité, imputable «à la limitation des naissances qu'exercent les hommes et les femmes mariés» (p. 73-75). À mon avis, la démonstration présentée dans ce chapitre devrait inciter l'auteure à beaucoup plus de prudence. Elle ne justifie pas certaines des conclusions avancées aux pages 83 et 99, telle l'affirmation à l'effet que «certaines familles ouvrières limitent délibérément les naissances, non pas qu'elles soient animées par le désir abstrait d'imiter des pratiques bourgeoises, mais bien pour exercer un certain contrôle sur leur niveau de vie». Il s'agit là plutôt d'hypothèses qui nécessitent un examen plus approfondi, et à propos desquelles les recherches que mènent Sherry Olson et ses associés sont susceptibles d'apporter de précieux éclaircissements.

Pour Bradbury, les différences de classes, entre non-ouvriers et ouvriers d'abord, mais également entre fractions de la classe ouvrière, exercent une influence fondamentale sur la famille. Cette interprétation demande toutefois à être nuancée, particulièrement en ce qui a trait aux distinctions au sein de la classe ouvrière. L'auteure y identifie trois principaux groupes, selon le niveau de qualification des travailleurs (qualifiés, en voie de déqualification, non qualifiés); une quatrième catégorie, les semi-qualifiés, ne fait qu'une brève apparition (tableau 1.2, p. 218). L'interprétation du comportement des travailleurs en voie de déqualification me semble très problématique, à cause de la faiblesse des effectifs des échantillons. Les variations décennales observées entre 1861 et 1891, relatives à l'âge au mariage (tableau 2.1), à la taille des familles (figure 2.3), au nombre moyen de travailleurs par famille (figure 3.5), de même qu'à la proportion de familles prenant des pension-

naires (figure 5.1) sont parfois très fortes, et s'expliquent vraisemblablement ainsi. Dans une telle situation, il est difficile de partager l'avis de l'auteure lorsqu'elle affirme: «Ces hommes non seulement retardent leur mariage et réduisent la taille de leur famille, mais l'importance du travail de leurs enfants s'accroît en outre de façon continue et plus que dans toute autre fraction de la classe ouvrière.» (p. 148-149) Avec des échantillons de 27 chefs de famille en 1861 et 40 en 1891, des conclusions aussi fermes sont étonnantes.

Une dernière remarque d'ordre méthodologique porte sur l'analyse du travail des enfants, où les catégories auraient pu être définies avec plus de rigueur. Dans le texte, aux tableaux 4.3 et 4.5, ainsi qu'à la figure 4.3, l'auteure distingue les jeunes enfants âgés de moins de 15 ans, de leurs aînés. Par contre, la figure 4.2 et le tableau 4.4 réunissent dans une seule catégorie les enfants âgés de 14 et 15 ans. Il en résulte une certaine confusion dans l'analyse et une ambiguïté surprenante, puisque l'âge est censé être une variable fondamentale dans ce chapitre. À mon avis, l'analyse souffre également du fait que parfois l'auteure tient compte de tous les enfants énumérés dans ses échantillons, alors qu'à d'autres moments seuls les enfants résidant avec leurs parents sont étudiés.

La traduction de Christiane Teasdale rend bien le style vivant de Bettina Bradbury et sa passion pour son sujet. La décision d'intégrer les tableaux au texte est une belle initiative qui en facilite la compréhension; il s'agit à mon avis d'un motif assez fort pour préférer la traduction à la version originale. Enfin, les erreurs et les coquilles sont rares; une erreur mérite pourtant d'être signalée: au tableau 1.2, la catégorie «semi-qualifiés» est composée de charretiers (*carters* dans la version anglaise) plutôt que de charpentiers.

Familles ouvrières à Montréal est un ouvrage fondamental pour qui-conque s'intéresse à l'histoire sociale du Québec. Bettina Bradbury contribue à la connaissance de la classe ouvrière québécoise en formation, et à la construction d'une histoire ouvrière moins misérabiliste et moins centrée sur le syndicalisme. Elle nous fait découvrir des femmes et des hommes actifs, malgré les contraintes qui pèsent sur eux. Dans l'identification des facteurs qui influencèrent leurs actions, elle accorde un poids décisif aux déterminismes liés à la classe sociale, au détriment des traditions anciennes et des appartenances ethnoculturelles. Il s'agit d'une explication séduisante mais qui, à mon avis, n'a pas encore été démontrée.